

Le photographe et le sauvage. Les premiers clichés de Kroehle en Amazonie péruvienne¹

JEAN-PIERRE CHAUMEIL

DIRECTEUR DE RECHERCHE ÉMÉRITE AU CNRS

CENTRE EREA DU LESC

jean-pierre.chaumeil@cnrs.fr

1. Au cours des dernières années, deux figures pionnières de l'art photographique d'Amazonie péruvienne ont retenu l'attention des spécialistes de cette région : il s'agit de l'alsacien Jean Charles Kroehle et de son coéquipier allemand Georg Hübner. Divers travaux ont été consacrés à leurs collections photographiques amazoniennes réalisées entre 1888 et 1891 au cours d'une expédition qui restera comme l'une des plus mémorables de cette fin de XIX^e siècle au Pérou (Schoepf 2005, Lefébure 2005, Valentin 2009, 2015, Chaumeil 2014, Gobé 2015, Kohl 2015, La Serna 2018). On ne manqua pas alors de remarquer la qualité exceptionnelle des images prises qui formèrent l'une des premières archives photographiques sur les peuples autochtones de cette partie du monde (Tessmann [1930] 1999). Après ce voyage homérique, Kroehle continua ses activités de photographe dans différentes régions du Pérou, vivant dans la plus grande indigence de la vente de ses clichés, tandis que Hübner retourna en Allemagne pour s'établir ensuite à Manaus et devenir un photographe de renom.
2. Nous nous intéresserons plus particulièrement ici à Kroehle qui est probablement l'un des artistes photographes les plus énigmatiques du Pérou en cette fin du XIX^e siècle. De nombreux détails de sa vie restent encore largement inconnus en dépit des recherches effectuées sur ses travaux tant en France, en Allemagne qu'au Pérou.
3. Nous savons qu'il est né à Strasbourg le 7 novembre 1862 et qu'il décéda à Lima le 7 décembre 1900 (il avait 38 ans) après avoir été interné à la Maison de Santé de cette ville. Il apprit, semble-t-il, la photographie à

1 Ce texte a été rédigé pour le dossier d'hommage à Catherine Heymann dont les travaux ont beaucoup enrichi notre connaissance de la sombre époque du caoutchouc en Amazonie.

Paris chez l'un de ses oncles avec le titre d'apprenti-photographe (La Serna & Chaumeil 2016 ; 132). Au lendemain de la guerre franco-allemande de 1870, de nombreux Alsaciens durent abandonner leur région pour pouvoir garder la nationalité française. Certains s'établirent à Paris au service de maisons commerciales qui les envoyèrent par la suite comme représentants en Amérique. Kroehle fait sans doute partie de cette vague. Les dernières années de sa vie furent marquées par les difficultés et les privations. L'histoire de sa mort fait état d'une blessure jamais cicatrisée produite par une flèche autochtone reçue en pleine poitrine lors d'une de ses incursions en forêt, blessure qui réapparaît constamment sous la plume de ses rares biographies et qui est devenue une sorte de légende, amplement entretenue d'ailleurs par l'intéressé lui-même. Nous ne savons pas avec certitude la date de son arrivée au Pérou, sinon qu'il s'installe à Iquitos en provenance de Manaos – probablement vers 1885 – où il s'adonne quelque temps à l'activité photographique, puis fait en 1888 une rencontre à Lima qui bouleversera sa vie ; celle du voyageur allemand Hübner. Ce dernier le convainc en effet d'entreprendre un voyage – encore fort périlleux à l'époque – de Lima à Iquitos en suivant les fleuves Palcazu, Pachitea et Ucayali, afin de réaliser le premier reportage photographique sur cette région peu explorée, mais que Hübner connaissait pour y avoir séjourné quelque temps. Nous sommes en plein « boom » du caoutchouc et nos deux voyageurs – qui avaient une certaine expérience dans le négoce du caoutchouc – entreprirent plusieurs incursions à l'intérieur de la forêt en compagnie d'exploitants caoutchoutiers. Ces derniers pratiquaient régulièrement ce qu'on appelait à l'époque les *correrías*, ou « chasses à l'indien », dans le but de capturer des familles autochtones pour les soumettre au travail forcé dans leurs exploitations. La plupart des clichés des deux voyageurs furent pris dans ce contexte ou dans les dépendances des concessions caoutchoutières, et il est probable que Kroehle reçut sa blessure à la poitrine au cours de l'une de ces expéditions.

4. De ce long et périlleux voyage on garde la trace grâce à un album photographique en deux volumes que Kroehle réalisa et envoya au ministère de l'instruction publique de France sur les recommandations de l'archéologue français Théodore Ber (Riviale & Galinon 2014, La Serna 2018), ainsi qu'à trois articles écrits en allemand par Hübner (Hübner 1892/93, 1893, 1895). Le fameux manuscrit que Kroehle aurait prétendument écrit pour accompagner l'album n'a jamais été retrouvé, si tant est qu'il ait existé. En revanche,

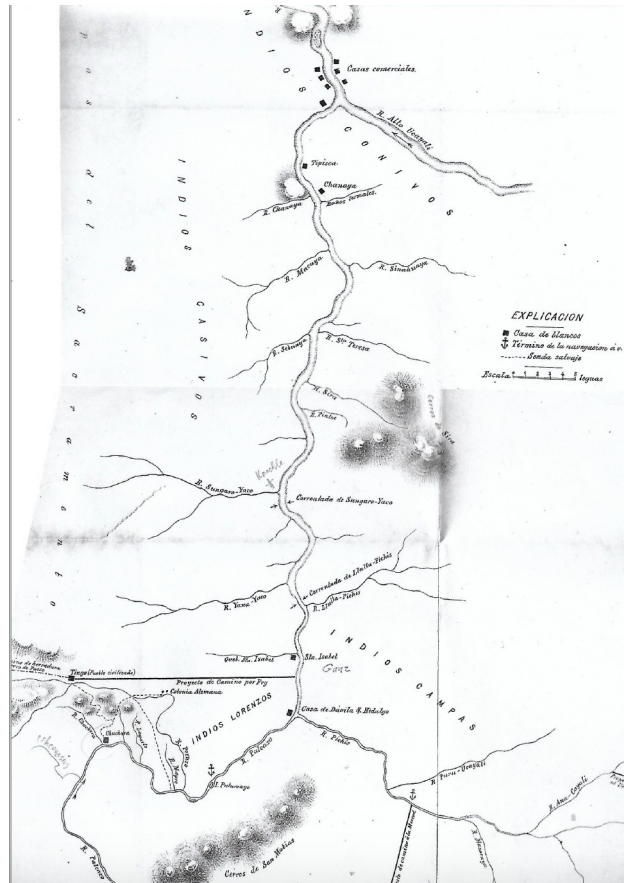
plus de 200 objets ethnographiques relatifs à ce voyage furent remis au musée ethnographique de Berlin par la sœur du voyageur (Marie Kroehle) et l'on recense de nombreuses pièces de cette collection dans différents musées à travers le monde (Gobé, 2015). Il existe également une pléthore de reproductions des clichés de Kroehle et Hübner dans d'innombrables ouvrages et revues sur l'Amazonie, publiées la plupart du temps sans référence d'auteur et légendées de la manière la plus fantaisiste qui soit. Voilà pour l'essentiel ce que l'on sait sur la vie et le personnage de Kroehle, à la différence de son coéquipier Hübner – à qui Kroehle enseigna vraisemblablement la photographie – dont l'œuvre et les photos motivèrent plusieurs écrits (Schoepf 2005, Valentin 2009, 2015, Kohl 2015).

5. S'il est vrai que la collection photographique amazonienne de Kroehle (et Hübner) suscita à juste titre l'intérêt des chercheurs et du grand public, on s'est fait en revanche beaucoup plus discret sur le contexte réel de sa réalisation : peu de spécialistes se sont en effet penchés ou questionnés sur les conditions de production de telles images. C'est précisément le propos de ce court texte que d'essayer de reconstruire le parcours de ces photos ainsi que le paysage impitoyable des entreprises caoutchoutières avec lesquels Kroehle et Hübner furent nécessairement en contact. Il est clair que sans cette aide les deux voyageurs n'auraient jamais pu s'aventurer aussi loin à l'intérieur de la forêt sans y risquer directement leur vie. Les *ríos* Pachitea et Napo étaient des zones riches en gomme dont l'exploitation exigeait une main d'œuvre autochtone abondante obtenue par la force d'expéditions armées (les *correrías*). Plusieurs rébellions éclatèrent face à de telles exactions qui entraînèrent à leur tour des opérations de représailles, d'où le climat de violence et d'insécurité permanente qui planait sur ces fronts de colonisation.
6. Le second objectif de ce texte est de montrer que certains clichés de Kroehle ont contribué à la construction et propagation du stéréotype du « Sauvage » amazonien, comme ce fut le cas en particulier des *Cashibo-Cataibo* de la Selva central ou des *Aushiri* du Napo/Arabela au nord. Ces deux groupes – localisés au centre et au nord de l'Amazonie péruvienne – ont en effet longtemps souffert de ce stigmata non seulement dans les représentations et l'imagerie amazonienne (ils représentent tous deux des figures extrêmes de la « barbarie »), mais aussi dans les relations interethniques avec les peuples voisins.

1. Les voies de pénétration dans la Selva Central

7. À l'époque de Kroehle il existait différentes voies de pénétration en Amazonie pour assurer la difficile communication entre la capitale Lima et Iquitos (Hassel, 1909). La route choisie par les deux voyageurs était la voie, encore peu fréquentée à l'époque, du Palcazu qui passait par les hauteurs de Cerro de Pasco, la vallée de Huancabamba, la colonie allemande du Pozuzo, pour atteindre le *río* Palcazu en direction de la bifurcation conduisant à deux de ses affluents ; le *río* Mayro d'un côté et le *río* Chuchuras de l'autre. On comptait déjà dans la région plus d'un millier de travailleurs du caoutchouc (la majorité autochtones) au service d'une poignée de colons étrangers. L'embouchure du *río* Pachitea (affluent de l'Ucayali) ressemblait, à la fin du XIX^e siècle, à un énorme bazar cosmopolite regorgeant de marchandises à destination d'Iquitos. On y trouvait nombre d'Allemands, de Péruviens, de Portugais et de Brésiliens qui trafiquaient avec les autochtones le précieux latex (Ordinaire, 1892 ; 213-217).
8. La carte tracée par Carlos Fry durant son voyage en 1886-1888 dans cette zone nous aide à mieux comprendre le réseau de chemins et de rivières, ainsi que les établissements caoutchoutiers existants à l'époque : ceux par exemple de l'allemand Frantzen sur le Chuchuras, de l'allemand Carlos Ganz à l'embouchure de la rivière Santa Isabel, la *Casa* (Maison) des colons Davila et Hidalgo, etc. (Fry, 1889) On y repère aussi les différents cours d'eau où Kroehle et Hübner prirent leurs photos : les rivières Ishcorasin, Chuchuras, Lagarto, Mayro, Pozuzo, Palcazu, Pichis, Pachitea, Santa Isabel, Zungaroyacu, etc. Le long de toutes ces rivières (dont les noms apparaissent au bas des photos), les exploitants caoutchoutiers disposaient de dépôts ou magasins de stockage du caoutchouc qu'ils visitaient régulièrement et dont ils assuraient, généralement tous les deux ans, le transport jusqu'à Iquitos (le voyage d'acheminement par les fleuves prenait plusieurs mois). C'est au cours de ces incursions aux limites incertaines du front caoutchoutier que Kroehle eut l'occasion de prendre en photo plusieurs groupes autochtones récemment contactés ou capturés, comme ce fut le cas des Lorenzos du *río* Mayro, des *Cashibo* du *río* Pachitea ou des *Aushiris* du *río* Arabela. Dans l'un de ses articles, Hübner décrit l'arrivée à Santenique d'un groupe de caoutchoutiers de retour d'une *correría* avec pour butin plusieurs captifs *Cashivo* que Kroehle réussit avec les plus grandes difficultés à

photographier tant ils étaient terrifiés (fig. 3 « Indiens *Cashivos* anthropophages »)



1. Fig 1 – Carte des ríos Pachitea et Palcazu (C. Fry 1889)

2. Le cauchero Frantzen

9. L'explorateur et diplomate français Olivier Ordinaire nous fournit un témoignage direct de l'allemand Guillermo Frantzen, surnommé le *Capitán*, qui participa beaucoup au « succès » du périple de Kroehle et Hübner (Ordinaire, 1890). Ordinaire affirme avoir passé une semaine dans la mai-

son de *don Guillermo* située à l'embouchure du *río Chuchuras*, affluent du Palcazu. Hübner lui-même aurait également séjourné plus d'un an chez Frantzen avant son arrivée à Lima en 1888 et connaissait donc la possibilité de collecter dans la région un grand nombre d'images d'indiens récemment contactés (Gobé 2015 ; 35, Kohl 2015 ; 78). Ce projet l'a sans doute mis sur la piste de l'alsacien Kroehle qui avait une bonne pratique de la photographie et qui se trouvait sans doute désœuvré à Lima où il fréquentait régulièrement la communauté allemande.



2.
Fig 2 – Frantzen au milieu de son personnel autochtone dans le Chuchuras

10. Originaire de Helstein en Allemagne, Frantzen s'installa dans la zone du Palcazu vers 1878, comme beaucoup d'autres colons allemands qui s'établirent dans les vallées de Huancabamba et de Pozuzo, à l'époque où la colonisation allemande était fortement encouragée. Il réussit à recruter une main-d'œuvre bon marché composée d'une soixantaine de familles *Asháninca* et *Yanasha* (Ordinaire, 1890). Le « secret de don Guillermo » pour attirer à lui tant de personnes était de leur créer constamment des besoins en leur fournissant par exemple des fusils, mais en leur facturant les cartouches à des prix exorbitants, ou encore en leur créant des dépendances en médicaments en échange de grosses quantités de caoutchouc (Bar-

clay & Santos, 1985). Il put ainsi produire de très grandes quantités de caoutchouc qu'il acheminait avec d'énormes bénéfices sur les places commerciales d'Iquitos qui était devenue en quelques années la capitale du caoutchouc en Amazonie péruvienne.

11. Durant son séjour dans la maison de Frantzen, Ordinaire assista à l'irruption soudaine d'un groupe d'indigènes *Lorenzos* (sans doute un sous-groupe *Cashibo*) effrayés et affamés qui étaient manifestement pourchassés par une bande de tueurs à la solde de colons faisant commerce de femmes et d'enfants autochtones sur les marchés des places régionales. À peine les *Lorenzos* eurent-ils le temps d'obtenir quelque nourriture qu'ils reprirent aussitôt leur marche infernale dans la forêt pour tenter d'échapper à leurs poursuivants. Ce type de *correrías* était malheureusement monnaie courante à l'époque et l'on ne trouvait guère de maison de commerce ou d'exploitation caoutchoutière qui ne disposât de deux ou trois de ces enfants capturés et destinés aux tâches domestiques les plus pénibles. Kroehle eut lui-même l'opportunité de photographier quelques années plus tard un autre groupe de ces mêmes *Lorenzos* ainsi que des familles *Cashibo* récemment capturés par les acolytes de don Guillermo.



3.
Fig.3 – « Indiens Cashivos antropophages, sungar-yacu, Pachitea » (cliché Kroehle & Hübner 1888)

3. Les *Cashibo* ou la construction du « *Sauvage antropophage* »

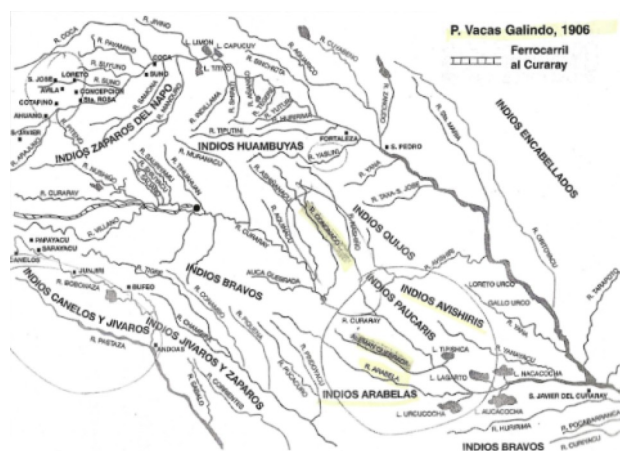
12. Dans la région des *ríos* Palcazu et Pachitea, les deux voyageurs ont été en contact avec plusieurs groupes autochtones recrutés généralement par la force dans les concessions de caoutchouc et dont ils purent prendre des photos. Frantzen par exemple disposait sur son exploitation de nombreuses familles *Asháninca* et *Yanesha* (de langue *arawak*), d'autres exploitants avaient recruté des Yine-Piro ou des *Shipibo-Conibo* (ces derniers de langue pano). Parmi tous ces peuples, les *Cashibo* (*Cashivos*) ont fait l'objet d'un traitement spécifique pour devenir le stéréotype du « sauvage anthropophage » incontrôlable, et ont été de ce fait continuellement pourchassés (fig. 3). Le terme *cashibo* en langue pano, qui leur a été attribué par les *Shipibo-Conibo* voisins, signifie « chauve-souris » (allusion aux buveurs de sang) renforçant ainsi cette image de férocité sanguinaire (ils se reconnaissent aujourd'hui comme *Uni*, « les gens » ou *Cacataibo*, termes qui n'ont plus rien de péjoratif). La « mauvaise réputation » des *Cashibo-Cacataibo* s'était déjà manifestée en 1866 au moment du massacre qui leur a été imputé des officiers de la Marine péruvienne Tavera et West, et qui a conduit à plusieurs expéditions de représailles (Garcia Rosell 1905 ; 39, Arana 1896 ; 15). Les récits missionnaires ont constamment insisté à leur tour sur l'« extrême férocité » des *Cashibo* qui passeraient leur temps « à tuer et à manger leurs victimes ». On proposa même de construire des postes militaires tout au long du Pachitea pour se prémunir de leurs attaques. L'anthropologue E. Frank a développé une autre théorie concernant la « légende noire » des *Cashibo* qui serait l'œuvre, selon lui, des *Shipibo-Conibo* afin de dissuader quiconque d'établir une connexion et des transactions commerciales du Pachitea avec la zone andine, conservant ainsi le monopole du commerce autour de la mission de Sarayacu (sur l'Ucayali) dirigée par le mythique père Plaza (Frank, 1994). Ce missionnaire a d'ailleurs été le grand propagateur de cette légende auprès de tous les voyageurs qui passèrent par la mission dans la seconde moitié du XIX^e siècle et qui la colportèrent avec eux à leur retour d'expédition. Quoiqu'il en soit, si les photos prises par Kroehle (et Hübner) lors de ces « chasses à l'indien » et sur le front pionnier du caoutchouc constituent un fonds documentaire exceptionnel et inédit (Lefébure 2005 ; 85), elles ont néanmoins largement contribué à renforcer l'image de « sauvagerie » des autochtones, dont les *Cashibo* représentent l'archétype pour la région de la *Selva central*.

13. Nous montrerons dans ce qui suit que cette figure construite du sauvage extrême trouve une sorte d'« équivalent » dans les images prises une année plus tard par Kroehle sur le *río* Napo, au nord de l'Amazone, près de la frontière avec l'Équateur. Cette « symétrie » entre les deux figures de l'extrême, celle des *Cashibo* d'un côté et celle des *Aushiri* de l'autre, révèle probablement le besoin de créer à chaque fois (c'est-à-dire dans chaque situation) de telles images comme justification des exactions commises sur le front de colonisation, de la même manière que l'anthropophagie décrétée des Amérindiens du Brésil au XVI^e siècle a servi de motif à leur mise en esclavage, ou d'excuse à leur extermination. Dans le cas de nos deux voyageurs, ces images avaient également un but commercial au moment où l'industrie photographique prenait son envol et où la demande pour ce type de document s'est fortement accentuée pour illustrer les écrits scientifiques mais aussi avec l'apparition des premiers touristes.

4. Les *Aushiri* ou les « sauvages » du *río* Napo

14. Le voyage de Kroehle et Hübner dans la région du *río* Pachitea depuis Lima dura environ 6 mois, de mai à novembre 1888, date de leur arrivée à Iquitos où ils ouvrent temporairement un studio photographique. Ils repartent d'Iquitos le 24 juin 1889 pour rejoindre la côte péruvienne en passant par Yurimaguas, Moyobamba, Chachapoyas et Cajamarca. Que s'est-il passé dans cet intervalle de 7 mois dans la capitale amazonienne ? Outre l'ouverture d'un studio photographique, nous n'en savons presque rien.
15. Si l'on suit cependant la chronologie des séries d'images présentées dans les deux volumes de l'album laissés par Kroehle, le voyage au Napo se trouve intercalé entre le voyage à la *Selva central* et le retour vers la côte (fin du voyage), ce qui laisse supposer qu'il aurait eu lieu entre décembre 1888 et juin 1889, mais la chronologie suivie par Kroehle dans son album est assez capricieuse. Un second indice toutefois tend à confirmer ces dates puisque plusieurs photos de la série du Napo sont datées de 1889. Nous ignorons tout des motifs de cette incursion dont Hübner fait l'impasse totale dans ses articles (Hübner, 1892/93, 1893, 1895). Il est possible d'ailleurs que ce voyage se soit réalisé sur la seule initiative de Kroehle qui avait probablement sillonné ce fleuve lors de son premier séjour à Iquitos et

visité plusieurs concessions caoutchoutières (dont les noms apparaissent au bas de certaines photos) sur le Napo jusqu'au haut-Curaray, près duquel se trouvait une concession allemande (cf. fig. 4 « quebrada alemán »). Pour le récit du sort réservé à ce colon allemand, on se reportera à Cabodevilla (Cabodevilla, 1994 ; 157). Il n'est pas non plus exclu que Kroehle effectua seul ce périple, ce qui expliquerait le silence observé à cet égard par Hübner dans les articles cités.



4. Fig. 4 - carte du haut-Napo (Cabodevilla 1996 : 208)

16. Quoi qu'il en soit, le trajet de Kroehle sur le *ri*o Napo suit la même stratégie que celle mise en œuvre lors des expéditions antérieures sur le *ri*o Pachitea. Les exploitations caoutchoutières serviront de base arrière pour effectuer des incursions en forêt en quête de photos jusqu'au point le plus éloigné sur le *ri*o Curaray : le *ri*o Cononaco. Il est probable d'ailleurs que Kroehle ait connu antérieurement ces concessions à la recherche du précieux latex. Il prit en tout cas grand soin de les photographier et de les reproduire dans son album, preuve de leur importance à ses yeux.
17. Les premières explorations péruviennes sur le *ri*o Napo remontent aux années 1870 en prélude au boom du caoutchouc. À cette époque, les frontières entre le Pérou et l'Équateur étaient loin d'être stables et donnaient lieu à de fréquentes disputes et contestations. Les concessions caoutchou-

tières du Napo dépendaient cependant essentiellement des grandes maisons de commerce d'Iquitos (les Maisons Marius & Levi, Morraile, Morey, Israel, etc.) qui avaient développé d'important circuits commerciaux sur les fleuves. Pratiquement les *ríos* Napo et Curaray se trouvaient sous la coupe d'une poignée de colons sanguinaires qui exploitaient le caoutchouc : les Rodas, les Torres, les Garcés, les Llori et autres « rois du Napo » (Gamarra, 1996, San Roman, 1971 ; 67-99) et considéraient cette région comme un terrain de jeu voué à la capture d'indiens sauvages (*Zaparo* et *Aushiri*), lesquels étaient ensuite vendus à Iquitos ou dans les villes du Brésil (Barclay, 1998). Pratiquement tous les négociants caoutchoutiers du *río* Napo étaient impliqués dans ce type de trafic humain. À l'instar des *Cashibo* du *río* Pachitea, les *Aushiri* jouissaient de la pire des réputations comme « terreur » du Napo et furent à ce titre pourchassés sans relâche à travers les *correrías*. Voici en quels termes le missionnaire dominicain Pierre parle des *Aushiri* (qu'il écrit *Agouisiris*) :

Ce sont des hordes extrêmement redoutables... vouées à la rapine et au meurtre, et, si l'on en croit des témoins oculaires, adonnés à l'anthropophagie. Le voisinage de ces sauvages, leurs fréquentes incursions sur les deux grands fleuves, dont ils infestent les rives, rendent la navigation extrêmement périlleuse... (Pierre, 1889 ; 90-91).

18. Plusieurs rébellions impliquant la quasi-totalité des autochtones qui travaillaient dans les concessions eurent lieu sur le Curaray et la Cononaco où l'exploitation était la plus forte. Plusieurs de ces concessions furent abandonnées ; d'autres, comme celle du Cononaco, étaient encore actives à l'époque de Kroehle. La photo la plus marquante est peut-être celle montrant une « maison d'indiens féroces » prise à la hâte en pleine forêt par Kroehle. Cette image fugace d'une case – dont on imagine les *Aushiri* tapis à l'intérieur – frappe l'imaginaire et cherche à montrer la présence proche et angoissante de cet univers sauvage. Les autres clichés de Kroehle n'ont fait qu'accentuer l'impression de férocité des *Aushiri* déjà bien établie par les colons et les missionnaires.



5.
Fig. 5 – Famille d'indiens Ahuachivis (Aushiri) du fleuve Arabela (Kroehle 1889)

19. En comparant les images, on relève le même contraste « entre le bien et le mal » déjà noté à propos des *Shipibo/Conibo* et des *Cashibo/Cacataibo* du Pachitea ; elles concernent à présent les *Zaparo/Coto* et les *Aushiri* du Napo. *Cashibo* et *Aushiri* seraient ainsi deux faces équivalentes d'un même processus d'altérisation maximale. Il est clair que ce contraste, établi par les colons et les missionnaires, puis repris par les voyageurs et les premiers ethnologues, renvoie à la disposition des autochtones d'accepter

ou non la domination et l'exploitation continue dans les exploitations caoutchoutières ou les missions. À cet égard, et indépendamment de leur qualité et intérêt scientifique indéniables, les photos de Kroehle (et Hübner) ont contribué à faire de ces deux peuples le parangon du « sauvage féroce ».

20. En guise de conclusion

21. Ce court texte s'est attaché à montrer la construction visuelle du « sauvage » en tenant compte du contexte de production des images, en cette seconde moitié du XIX^e siècle marqué par les atrocités de l'exploitation du caoutchouc et les persécutions dont furent victimes les autochtones (*Cashibo* et *Aushiri* notamment) chassés comme des animaux. À cette époque, la frontière entre le Pérou et l'Équateur était en dispute, le caoutchouc battait son plein de part et d'autre de cette limite avec pour destination la ville d'Iquitos qui prit alors un essor commercial considérable. Dans de telles situations, la production de figures d'altérité susceptibles de justifier les maltraitances et les mises en esclavage d'autochtones devenait affaire courante.

22. Dans un article récent, Michael Kraus traite précisément des relations souvent ambiguës des voyageurs vis-à-vis des grands commerçants caoutchoutiers qui leur donnaient des facilités (notamment de transport) ou leur permettaient tout simplement l'accès au terrain. Il prend pour exemple deux éminents explorateurs allemands, Theodor Koch-Grünberg et Herman Schmidt, qui ont travaillé tous deux sur le *ri*o Negro en Amazonie brésilienne, et dont les trajectoires pourraient parfaitement s'appliquer à Kroehle et à Hübner (Kraus, 2018). Les uns et les autres passèrent beaucoup de temps dans les concessions caoutchoutières où ils obtinrent toute sorte d'aide venant en particulier de négociants allemands. Koch-Grünberg par exemple était mandaté par le musée d'ethnographie de Berlin pour parcourir plusieurs régions d'Amazonie afin de réunir des collections ethnographiques. Le musée n'avait pas hésité à le recommander auprès du principal baron du caoutchouc de la région frontalière entre le Brésil et le Pérou : Carlos Scharff (Kraus, 2018). Nombre de ces négociants qui présentaient quelque utilité pour les voyageurs scientifiques étaient généralement considérés de manière très positive, aimables, de bonne éducation et dotés de principes humanistes, même si l'on n'ignorait pas les maltraitances qu'ils infligeaient à leur main-d'œuvre autochtone et les trafics humains auxquels

ils se livraient. Dans certains cas, ils fournissaient aux voyageurs de passage l'essentiel des informations recueillies sur le terrain concernant les autochtones. De la même façon que les colons avaient tracé une ligne d'opposition entre les « bons et les mauvais » autochtones (c'est-à-dire entre les « dociles » et les « sauvages »), Koch-Grünberg était arrivé à établir une même division entre les « bons » et les « mauvais » négociants en caoutchouc en fonction de la bonne réception ou de l'aide obtenue (Kraus, 2018). On voit donc combien est nécessaire la prise en compte du contexte et des conditions de production et de circulation des discours et des images.

23. Il s'est agi ici de mieux contextualiser, au-delà des paradigmes évolutionnistes et racialisés de l'époque, les rapports de domination, l'expansionnisme européen, la compétition impitoyable pour les ressources et la culture de la terreur qui l'accompagne en montrant la part jouée par la photographie dans ce processus, puisque l'image était censée apporter un élément de véracité ou tout du moins une restitution fidèle des faits, au nom de la prétendue objectivité du document photographique.

Références citées

ARANA Benito, *De Lima al Amazonas via Mayro*. Lima, Imprenta y Librería de San Pedro, 1896.

BARCLAY Frederica, « Sociedad y economía en el espacio cauchero ecuatoriano de la Cuenca del río Napo, 1870-1930 » en Pilar García Jordán (ed.), *Fronteras, colonización y mano de obra indígena en la Amazonia andina (siglos XIX-XX)*, Lima, PUCP/Universitat de Barcelona, 1998, p. 125-238.

BARCLAY Frederica, SANTOS Fernando, « El secreto de don Guillermo », *Amazonia indígena* 5 (9), 1985, p. 4-5.

CABODEVILLA Miguel Ángel, *Los Huaorani en la historia de los pueblos del Oriente*, Coca, CICAME, 1994.

CABODEVILLA Miguel Ángel, *Coca. La región y sus historias*, Coca, CICAME, 1996.

CHAUMEIL Jean-Pierre, « Charles Kroehle, photographe de l'impossible », in Findinier, B. & Philip, B. (dir), *40 ans dans les Andes; L'itinéraire oublié de Théodore Ber (1820-1900)*, Figeac, Musée Champollion-Les Écritures du Monde, 2014, p. 104-108.

FRANK Erwin, « Los Uni », in *Guía Etnográfica de la Alta Amazonia 2*, Quito, FLACSO/IFEA, 1994, p. 129-237.

FRY Carlos, *La gran región de los bosques o ríos peruanos navegables, Urubamba, Ucayali, Amazonas, Pachitea y Palcazu. Diario de Viajes y exploraciones en 1886, 1887 y 1888*, Lima, imprenta Benito Gil, 1889.

GAMARRA María del Pilar, « La frontera nómada; frentes y fronteras económicas en el proceso cauchero ecuatoriana (1870-1920) », Quito, *Proceso* 9, 1996, p. 39-78.

GARCIA ROSELL Ricardo, *Conquista de la Montaña*, Lima, tip. « La Prensa », 1905.

GOBÉ Marielle, *Charles Kroehle (1862-1900). Photographe au Pérou à la fin du XIX^e siècle*. Paris, École du Louvre, Mémoire d'étude, 2015.

HASSEL Jorge M. von, *Vías de la Montaña*. Iquitos, Imp. De « E Oriente », 1909.

HÜBNER Georg, « Meine Reise von Lima nach Iquitos », *Deutsch Rundschau für Geographie und Statistik* XV, 1892-1893, p. 9-19, 59-66, 122-126.

_____, « Iquitos und die Kautschuksammler am Amazonenstrom », *Globus* 64 (7), 1893, p. 101-105, p. 122-127.

_____, « Vom Amazonenstrom nach der peruanischen Westküste », *Deutsch Rundschau für Geographie und Statistik*, XVII, 1895, p. 1-22.

KOHL Frank Stephan, « Eastern Peru-The region and its people (1888-1891) documented by Kroehle & Hübner », in *Explorers and Entrepreneurs behind the camera. The histories behind the pictures and photographs*

from the image archive of the Ibero-American Institut (Wolff, G. ed.).
Berlin: Instituto Iberoamericano, 2015, p. 76-85.

KRAUS Michael, « Testigos de la época del caucho : experiencias de Theodor Koch-Grünberg y Herman Schmidt en el Alto río Negro », *Estudios Indiana* 11, Berlin, 2018, p. 97-133.

LA SERNA Juan Carlos, *Bosque, fotografías y exposición. La construcción visual de la Amazonia a través de los clichés de Charles Kroehle y el album República Peruana 1900*. Lima, manuscrit non publié, 2018.

LA SERNA Juan Carlos & CHAUMEIL Jean-Pierre, *El bosque ilustrado. Diccionario histórico de la fotografía amazónica peruana (1868-1950)*, Lima, C-AAA-P/IFEA/PUCP, 2016.

LEFEBURE Antoine (dir.), « Charles Kroehle & Georg Huebner. Les marchands d'images. Chasse photographique aux Indiens », in *L'Amazonie disparue. Indiens et explorateurs 1825-1930*, Paris, Éditions La Découverte, 2005, p. 84-105.

ORDINAIRE Olivier, « De Lima à Iquitos par le Palcazu. Notes géographiques », *Bulletin de la Société de Géographie*, 11, 1890, p. 217-236

_____, *Du Pacifique à l'Atlantique par les Andes péruviennes et l'Amazone*, Paris, Plon, 1892.

PIERRE François, *Voyage d'exploration d'un missionnaire dominicain chez les tribus sauvages de l'Équateur*, Paris, Bureaux de l'année dominicaine, 1889.

RIVIALE Pascal & GALINON Christophe, *Une vie dans les Andes. Le journal de Théodore Ber (1864-1896)*, Paris, Ginkgo éditeur et Ville de Figeac, 2014.

SAN ROMÁN Jesús, *Estudio socio-económico de los ríos Amazonas y Napo*, vol.1, Iquitos, CETA, 1971.

SCHOEPF Daniel, *George Huebner 1862-1935. Um Fotografo em Manaus*, São Paulo, Metalivros, 2005.

TESSMANN Günter, *Los indígenas del Peru nororiental* [1930], Quito, Abya-Yala, 1999.

TOVIA Gaspar, « Excursion hasta el río Mazán, 1892 », in *La Provincia Oriental de la República del Ecuador* (R. Caceres), Quito, Imprenta de la Universidad, 1892, p. 49-80.

VALENTIN Andreas, *Os “Indianer” na fotografia amazonica de George Huebner (1885-1910)*, Rio de Janeiro, Tesis de doctorado, Universidade Federal do Rio de Janeiro, 2009.

_____, « The Kroehle-Hübner photographic collection », in *Exploring the Archive* (M. Fischer & M. Kraus, eds), Berlin, 2015, p. 192-208.